

Voyage en Ténarèze



6 avril 2013



Carte de l'Armagnac et bouteille de Cassaigne



Premier voyage de l'année pour le Comité du Mont-teil. Nous quittons Pessac au contour du jour et mettons cap vers le sud, vers le Gers qui, depuis quelques années, est connu comme étant le département du bonheur. En ce matin du 6 avril, la température est moins fraîche et le ciel plus clair que prévu. Après un arrêt à mi-chemin, nous entrons dans Condom avant dix heures. Le beau temps nous a abandonnés, le froid nous pince.

CONDOM



À la frontière de la vieille ville, Sigrid nous rejoint : c'est elle qui va nous initier à l'histoire de sa ville, de ses monuments et même des alentours. Nous la suivons par les ruelles minérales et étroites jusqu'à déboucher sur la Place Saint-Pierre, face au chevet de la cathédrale, au bord de la cité épiscopale. Je retrouve ici le même mot qu'entendu cet automne à Albi : nous sommes pratiquement dans le même pays, déjà dans l'orbite de Toulouse, centre de toute l'histoire de cette région.

Avant de participer à ce voyage d'une journée, je ne savais rien sur Condom : ni son histoire, ni ses monuments ni ses centres d'intérêt. C'est devant la récente statue des trois Mousquetaires, croisant le fer avec D'Artagnan, que nous recevons notre première leçon d'histoire. Sigrid nous précise le nom de chacun d'eux, reconnaissant Portos à son embonpoint, désignant D'Artagnan, Aramis et Athos. Elle nous résume l'histoire des Cadets de Gascogne, au service de Louis XIII mais s'opposant au cardinal de Richelieu. Ici, le mot "cadet" signifia d'abord capitaine avant de désigner le deuxième garçon d'une famille. Car, nous dit Sigrid, la tradition voulait que l'aîné héritât des terres et que le suivant entrât dans les ordres ou dans l'armée du roi.



Les trois Mousquetaires au chevet de la cathédrale

Cet ensemble en bronze, réalisé par l'artiste géorgien Zurab Tsereteli, fut offert à la ville par Aymeri de Montesquiou en 2010. Il est devenu l'un des attraits incontestables de la vieille ville. Mais en quoi ces Mousquetaires concernent-ils Condom ? Cela reste encore un mystère... à moins qu'il ne faille connaître la confrérie des Mousquetaires d'Armagnac, dirigée par le sénateur du Gers Aymeri de Montesquiou, celui-ci même qui offrit la sculpture à la ville. Cette association se propose de défendre les valeurs et les bienfaits du Gers, parmi lesquels le bon vin, le foie gras et l'armagnac ne sont pas les moindres. Chaque année, au mois de septembre, se déroule la fête des Mousquetaires, dans les rues de Condom.



La cathédrale de Condom date du XVI^e siècle. Mais l'histoire est bien plus ancienne. La ville gagna en importance lorsque les pèlerins commencèrent à se rendre sur le champ des étoiles, loin vers l'ouest, en Galice. Ce pèlerinage avait plusieurs racines : celle du Puy passait par Condom. Il n'en fallait pas plus pour que l'abbaye, fondée au XII^e siècle, s'enrichisse. Et toute la communauté avec elle. La renommée culturelle de Condom était alors grande, débordant la Gascogne. Puis le pape découpa l'évêché de Toulouse en deux morceaux, créant ainsi celui de Condom. Lorsque le clocher de l'abbaye s'effondra, un nouvel édifice fut construit entre 1504 et 1534, sous la direction de Jean Marre. La construction de cette nouvelle cathédrale commença par le narthex alors qu'habituellement, ce type de construction débutait par le chevet. La rapidité avec laquelle l'édifice fut réalisé se lit dans l'homogénéité du style gothique flamboyant d'inspiration méridionale. Le plan choisi est celui des églises de la région, fréquent chez les cathares : une seule nef sans collatéraux, afin d'optimiser la réception du message à destination des fidèles. La cathédrale de Condom ne comporte donc ni transept ni nefs latérales. Toutefois, treize chapelles ont été construites, profondes du côté du cloître



Voussures, statues et tympan flamboyant



– 10 m –, étroites du côté de la place Saint-Pierre – 4 m. Sigrid nous explique qu'un ancien cimetière s'étendait sous l'actuelle place et, qu'à l'époque, il n'était pas question de le déplacer ou de détruire des tombes, même pour une cathédrale.

Attentifs aux explications de notre guide, nous observons le portail nord de la cathédrale, de style flamboyant, comme le reste de l'édifice. Trois voussures en arc brisé en dessinent les courbes. Elles sont chacune ornées de huit jolies statues qui ont plus ou moins bien résisté aux intempéries et aux aléas de l'histoire. Celles du registre inférieur ont perdu la tête pendant la Révolution de 1789. Les six niches sur les côtés du portail sont vides, de même que le trumeau. Le tympan est décoré d'ogives flamboyantes en bas-relief, à la manière d'un vitrail qui serait de pierre. C'est certes assez joli mais étrange car impersonnel. Le tympan n'est ici qu'un simple décor alors que d'habitude, c'est un espace où s'exprime la foi : il était destiné à frapper le fidèle ou le pèlerin qui entrait dans l'église.

Nous entrons. Et découvrons le chœur enfermé dans un joli mur ajouré, tout en fines colonnettes et arcatures gothiques flamboyantes. Sigrid explique que l'ancienne cloison, séparant le chœur du déambulatoire et destinée à isoler les chanoines, abbés et prêtres du commun des mortels, était autrefois en bois. C'est après qu'elle eut brûlée qu'elle fut remplacée par cette élégante dentelle de pierre, inspirée par le chœur de Sainte Cécile d'Albi. À Condom, cependant, le jubé a été détruit. Deux séries de huit statues en stuc – il faut être

attentif pour noter une variation dans la teinte des matériaux juxtaposés – habillent la cloison ajourée. Sigrid nous fait remarquer le lutrin en forme d'aigle aux ailes déployées, l'aigle étant le symbole de Jean.

Il faut encore observer la voûte, assez haute, aux croisées d'ogives complexes ; les clés de voûte sont ornées de portraits (celui du roi Louis VIII, en particu-



Photo Martial M.

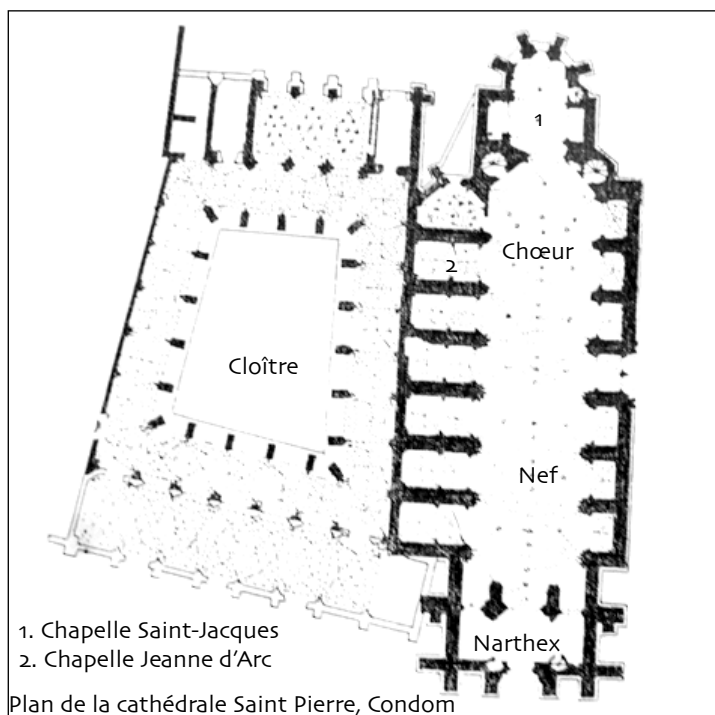
Gothique flamboyant : la cloison du chœur

lier), de blasons (celui de Jean Marre : agneau pascal, étendard et étoiles), de fleurs de lys...

Les fenêtres sont assez grandes quoique placées haut. Elles n'ont plus de vitraux sauf les trois baies de la chapelle terminale et trois larges vitraux situés au-dessus du chœur ; ils paraissent anciens : XIX^e siècle, précise la guide.

La cathédrale fut donc commencée par le narthex dont deux puissants piliers soutiennent la tribune de l'orgue et portent le clocher. Cette partie de la cathédrale me semble grossièrement réalisée ; il y manque l'élan si élégant du gothique flamboyant, comme si l'on avait préféré la solidité à la légèreté. Le contraste est saisissant entre cette partie ouest massive et le chœur enlevé.

Au fond du déambulatoire, la chapelle Saint-Jacques n'est autre que l'ancienne abside principale de l'antique abbaye. L'édifice du XVI^e siècle n'a pas été bâti dans l'axe exact de cette chapelle même si l'écart est peu visible. Par contre, l'appareil dont sont faits les murs montre la différence d'époque dans la construction : les pierres sont plus petites ici que dans la nef principale. Deux siècles séparent les deux constructions, si j'en crois les commentaires de la guide. Elle nous fait remarquer la "grotte" qui imite celle de Lourdes, ajoutée au XIX^e siècle, et quelque peu anachronique dans cette cathédrale : nous sommes très loin du génie architectural des XIV^e ou XVI^e siècles ! En face de la soi-disante grotte, une statue de Marie...



D'après une photo J.P.L.



La première chapelle juxtaposant le chœur est dédiée à Jeanne d'Arc car elle fut le chef de l'armée des Armagnacs, partisans de Charles VII et opposés au parti des Bourguignons. Elle reçut d'ailleurs le titre d'armagnacaise, ce que j'ignorais et dont le sens réel m'échappe. Telle une déesse grecque, la statue de la sainte – elle ne fut sanctifiée qu'en 1920 bien que réhabilitée dès le XV^e siècle – trône sous le blason bleu de Jeanne, lequel est



Dentelle de pierre autour du chœur

orné de deux fleurs de lys encadrant une épée à la pointe de laquelle se trouve la couronne royale, en équilibre.

Il est temps de sortir de la cathédrale, par son portail occidental. Plus porte que portail car bien peu orné. Le tympan plat et simple représente le Christ en gloire encadré d'un tétramorphe épuré, presque moderne. La pierre blanche, nettoyée, le rend agréable à observer. Nous ne sommes ni à Conques ni à Moissac : le regard n'a pas l'occasion de s'égayer dans des détails aussi magnifiques qu'inutiles puisque ce tympan nous prouve que la simplicité d'une représentation liturgique suffit pour plaire à Dieu... Sous la main gauche du Christ, l'alpha et l'omega, le commencement et la fin. Tout le reste est superflu.



Sur le tympan occidental, le Christ en gloire et le tétramorphe

De la place Bossuet, évêque de Condom qui ne serait jamais venu dans sa cathédrale, il n'y a guère à dire hormis une tour du XVI^e siècle, ultime vestige des temps anciens. Les nuées se déchirent, des morceaux de soleil illuminent de quartier : nous entrons dans le cloître transformé en passage public, espace minéral quadrangulaire daté du XVI^e siècle. Au-dessus des galeries, se situent les dépendances monastiques aujourd'hui uti-



Gothique flamboyant : les croisées d'ogives

lisées par la municipalité qui les a transformées en bibliothèque et autres bureaux municipaux. Les ogives et leurs croisées sont elles aussi dans le style gothique flamboyant. L'aile orientale fut sans doute naguère une chapelle dont les murs ont été détruits : les croisées d'ogives portent encore les restes de peintures bleues et or ; les clés de voûte sont toutes ornées de superbes blasons. L'aile occidentale, différente – les arcs sont surbaissés ou en anse de panier – est plus récente. D'après Sigrid, il y a longtemps déjà que cet espace a été utilisé comme marché, en particulier au gras et eau-de-vie.

Il est d'ailleurs temps d'aller déguster les spécialités de la région : foie gras et eau-de-vie. Dans le palais des saveurs, nous sont offerts des toasts de pâté au piment



La minéralité du cloître



rouge et olives, des toasts au foie gras et un verre de floc de Gascogne blanc ou rouge. Pruneau sur le gâteau : un pruneau enrobé de chocolat. Il est des pays où il fait bon vivre... Le magasin ne sera pas perdant car sur les cinquante et quelques touristes que nous sommes, une bonne partie est ressortie avec un assortiment de ces fameux et délicieux produits régionaux.

Le printemps s'impatiente dans ses starting-blocks, avenues Jean Jaurès et Charles de Gaulle. Les bourgeons des marronniers sont sur le point d'exploser. Avant midi, nous quittons Condom : Sigrid nous accompagne. Destination Byzance ! En réalité, un vieux pressoir posé au sommet d'une des multiples collines gersoises dont certaines portent encore des tours de moulins à vent. Par des routes sinueuses guère plus larges que le bus, nous nous approchons de cette grande bâtisse campagnarde qui a été transformée en restaurant et maison d'hôtes. Vaste panorama depuis les jardins fleuris : le temps plutôt couvert nous cache les Pyrénées que, nous dit-on, nous pourrions apercevoir par grand bleu. L'authenticité du lieu a été respectée malgré les aménagements nécessaires. La salle baigne dans des nuances de bleu et de gris bleu : tables, serviettes, pichets plus ou moins bleutés s'harmonisent fort bien avec les poutres repeintes et les murs de pierres blanches, brutes pour les murs, taillées pour les encadrements des portes et des fenêtres. Un reste de trémie – vestige de quelque moulin ou pressoir – surmonte le centre de la pièce. Le repas, prétexte essentiel aux sorties de ce genre, est toujours très attendu et j'ai la sensation que le voyage ne peut être réussi que si le repas l'est, quelles que soient les visites programmées. C'est dire si celles et ceux qui organisent ces sorties jouent gros : le choix du restaurant est d'une grande importance car en réalité, personne ne se souviendra de Jean Marre, du partage de l'évêché, de MDXXXI gravé sur un mur de la cathédrale ; personne ne se rappellera ni du duc de Trévise ni du marquis de Montespan mais tous se souviendront des cuisses de canard en sauce et aux pruneaux d'Agen, des rillettes et de la salade richement composée qui les précéderent et de la croustade aux pommes qui les suivit. Excellent et plantureux repas, en vérité.

C'est donc assez lourdement que nous quittons la colline savoureuse et que nous repartons pour la deuxième partie de notre découverte gersoise : direction le Moyen-Âge.

LARRESSINGLE



Trois coups de cloche nous accueillent à notre descente du bus : il est quinze heures à Larressingle. Il bruine. Devant la porte fortifiée de ce village minuscule en-

fermé dans ses hauts murs, Sigrid nous explique la position géographique de cette région riche d'histoire et de monuments anciens. La Ténarèze était autrefois traversée par une route d'origine romaine, reprise au Moyen-Âge par tous les commerçants qui allaient de foire en foire et de marché en marché car cet axe évitait de traverser Garonne et Adour. C'était une route sans pont ni bateau, qui se glissait entre les bassins-versants des deux principaux fleuves aquitains. Or, une route sans obstacle est une route sans octroi. Le transport des marchandises y est donc moins cher, l'axe davantage fréquenté. D'où le collier de villes et de cités implantées tout au long de cette route, et relativement riches.

L'origine du nom de ce village reste confuse, malgré les explications de la guide. Personne ne la connaissant avec certitude, chacun peut inventer son hypothèse. Ce qui certain, par contre, est la remarquable conservation de l'enceinte moyenâgeuse et l'homogénéité des bâtiments à l'intérieur de cet enclos minéral. Le village est si petit – un demi-hectare – qu'il tiendrait presque sur la paume d'une main. Le comparer à Carcassonne comme certains dépliants touristiques le font, c'est lui faire trop d'honneur ou bien humilier la cité audoise.

Le village fortifié est cerné de douves ou plutôt de fossés car ils furent sans doute toujours secs. Le pont-levis a été remplacé par un pont en pierre mais il reste les piliers nécessaires au fonctionnement du pont ancien. Des sept tours originelles, il n'en reste que trois, carrées. Au sommet de la porte d'entrée, la série de mâchicoulis permettait aux assiégés de jeter sur leurs assaillants eau chaude et sable chaud, ce dernier étant très efficace pour enrayer les articulations des armures. Sigrid prend plaisir à détruire la légende de l'huile bouillante, l'huile étant une denrée trop rare et trop chère pour la jeter sur les ennemis.



Photo Martial M.

Pont enjambant les douves de Larressingle



Nous passons la porte. Le cœur du village est constitué par le château autour duquel s'articule le reste des constructions, églises et habitations. Sous le chemin de ronde intérieur, dans les endroits où les maisons ont disparu sans emporter les remparts, on peut encore remarquer les corbeaux de pierre qui supportaient les poutres des anciennes habitations. Le village fut donné, dès le XI^e, aux abbés de Condom ; les évêques, plus tard, en héritèrent. Daté pour l'essentiel du XIII^e siècle, les plus anciennes traces remontent aux XI^e et XII^e. Les siècles au cours desquels le village fut construit, remanié, rénové, réaménagé se lisent dans les traces architecturales. C'est en particulier le cas des fenêtres qui s'ouvrent dans les hauts murs du château. Au niveau inférieur, des baies sont de simples carrés ; au niveau supérieur, elles sont ouvertures trilobées, plus élaborées. Au dernier étage, le plus récent, les fenêtres à meneau signalent l'époque de la Renaissance.

Comment un tel village a-t-il réussi à traverser le temps et les guerres sans être anéanti ? À cette question, la réponse de Sigrid est assez compliquée. Elle parle d'abord de paréage signé entre les évêques de Condom et le roi d'Angleterre Édouard I^{er}. Celui-ci s'engage à protéger les abbés et leurs propriétés. Le village fut épargné par la Guerre de Cent Ans. Il ne fut jamais occupé jusqu'à ce qu'en 1689, le marquis de Montespan, ligueur, s'en empare et l'utilise comme base pour son armée afin d'effectuer des razzias dans toute la région, jusqu'à sa soumission à Henri IV, en 1596. Au XVII^e siècle, le château est délaissé par les évêques qui lui préfèrent celui de Cassaigne, plus moderne. À la Révolution, le château, propriété du clergé, est vendu comme bien national, le village est abandonné jusqu'au début du XX^e siècle. À cet époque, l'avenir de la petite forteresse paraît bien compromis. Seules trois maisons sont habituées, le reste tombe en ruines. C'est alors que la chance lui sourit lorsque le duc de Trévise, de passage à Larressingle, s'éprend de la forteresse et organise son sauvetage puis



L'église fortifiée et sa tourelle

Photo J.P.L.



L'église fortifiée

Photo J.P.L.



Sigrid, château et église

Photo Jean-Clude J.

sa restauration. Il fonde à Boston un comité de sauvetage et obtient des fonds auprès des financiers. Les maisons sont achetées, soigneusement réhabilitées et rénovées puis revendues. En l'honneur de cet intérêt porté au village, une place est nommée Boston.

Le château, tel un château gascon, est une grosse tour bâtie au centre de l'enceinte. Pour le construire, il a fallu démolir une partie de l'église romane Saint Sigismond dont il ne reste plus que le superbe chœur et une toute petite partie de la nef. Les deux portes murées qui sont au bas de la tour n'existaient pas naguère. On entrait dans ces châteaux-donjons par les portes du premier étage, à l'aide d'une échelle, histoire de compliquer l'accès aux éventuels assaillants : on n'est jamais trop prudent. Ce sont donc les deux ouvertures aux ogives brisées qui étaient la véritable entrée du château. Au rez-de-chaussée, étaient stockés les vivres. Le premier étage était celui des réceptions et du séjour du seigneur qui pouvait aussi occuper le deuxième étage. La soldatesque était reléguée au dernier étage, histoire de surveiller l'arrivée des ennemis. Il est impossible de pénétrer dans le château.

Mais il est facile d'entrer dans l'église Saint Sigismond, datée en partie du XII^e siècle. Autrefois fortifiée, elle en porte encore les caractéristiques : clocher mur, salle refuge cachée au-dessus de la nef, escalier en colimaçon dans une tourelle extérieure collée au clocher-mur, aspect austère à l'extérieur, lumineux et magnifique à l'intérieur. La nef romane, en berceau souligné par un arc doubleau, s'achève par une très jolie voûte en cul-de-four au-dessus de l'ancien chevet. Une frise de billettes court tout au long du mur dont les pierres, parfaitement taillées et ajustées, ont été dessinées à la peinture noire. L'arc doubleau s'appuie sur deux colonnes que Sigrid dit "engagées" car à demi noyées dans les murs. Au sommet de chaque colonne, un chapiteau, celui du sud, au décor végétal, celui du nord, plus abîmé, mêlant personnages et animaux,



sans doute des lions sur le dos desquels figurent des oiseaux. Nous n'avons pas appris à quel verset cette composition faisait référence. Parce que l'église a dû être amputée d'une grande partie de sa nef, il a été décidé de l'agrandir vers l'est par la construction d'une chapelle au-delà du chœur. Pour ce faire, le mur du chœur a été ouvert de belle manière ; la chapelle récente, qui devient chœur de l'église, est construite dans un appareillage bien plus sommaire que pendant l'âge d'or de l'art roman, en particulier sa voûte en berceau. De plus, son chevet plat n'a absolument rien à voir avec le bel arrondi de l'église originelle. Dans cette chapelle récente, se trouvent deux statues : celle de Saint Sigismond, sous la forme d'un Gaulois agrémenté de belles bacchantes et s'appuyant sur une épée. En réalité, il fut roi des Burgondes : c'était donc un Germain, disciple d'Arius, qui se convertit au christianisme officiel au tout début du VI^e siècle. Faisant face à la statue de Saint Sigismond, celle de Sainte Thérèse. Les vitraux sont de la fin du XX^e siècle.

pierres formant l'arc placé au-dessus de la porte d'entrée. Pour reconnaître leur position sur cet arc, nous explique la guide, et les placer dans le bon ordre et le bon sens lors de la construction de l'arc...

Faire le tour du village, c'est aussi faire le tour de l'église et du château. Il ne reste pas grand-chose à voir, hormis peut-être la tour pentagonale, construite au XVI^e siècle pour accéder facilement aux différentes étages du château : belle porte Renaissance, discrètement située dans un angle peu visible. Seize heures : le ciel et gris et froid. Nous quittons Larressingle pour le château plus accueillant de Cassaigne.

Le bus nous promène dans la campagne gersoise, longeant une antique voie ferrée devenue chemin vers Compostelle. Nous contournons Mouchan (et ne visitons pas l'église que Sigrid nous dit être clunésienne donc sans doute intéressante) puis arrivons devant le



Photo René L.

La voûte en cul-de-four (XII^e siècle)



Photo René L.

Maisons et espace près du château de Larressingle

Avant de quitter la nef de l'église, Sigrid nous fait remarquer les marques des tacherons sur les pierres taillées des murs et celles, plus originales, gravées sur les

château de Cassaigne qui semble ne faire qu'un avec l'église du village. Deux grands ifs servent de porte d'entrée dans la propriété.



Les remparts de Larressingle



Saint Sigismond



Chapiteau historié

Détails de quatre photos JP L.



CASSAIGNE

Un pont de pierre enjambe le fossé : nous sommes dans la cour. Fermée sur trois côtés, elle s'ouvre sur l'orient. Jolie façade autrefois symétrique, dominée par un petit fronton arrondi. Nous sommes aussitôt invités à gagner les douves dans lesquelles a été aménagée une salle de conférence. Très bel escalier à l'arrière du château, posé sur un arc dissymétrique au-dessus de ces douves. L'origine du bâtiment remonte au XI^e siècle mais son histoire ne commence vraiment que lorsque qu'il devient propriété des évêques de Condom qui viennent, à partir du XV^e siècle, y passer leurs étés après s'être lassés de l'inconfort du château de Larresingle. Confisqué sous la Révolution et mis en vente en tant de bien national, il est acheté par l'intendant des évêques. Aujourd'hui, si nous sommes ici, ce n'est pas à cause des évêques mais parce que, autour du château, s'étendent trente-cinq hectares de vignes dont on fait l'armagnac, la liqueur magique des pèlerins en chemin vers le champ des étoiles.

Sitôt la vidéo terminée, nous allons vers les chais installés dans l'ancienne salle de garde construite au XV^e siècle : l'épaisseur des murs y garantit une température constante, idéale pour un bon vieillissement de l'armagnac. Sous les trois grands arcs de pierre qui soutiennent le plafond de cette vaste salle, les foudres et les fûts mûrissent, en silence et en secret, la liqueur d'armagnac. Les foudres contiennent onze hectolitres de vin, les fûts, appelés pièces, seulement quatre cents litres. La personne responsable des visites nous explique le vignoble, les cépages, les vins et la fabrication de l'armagnac qui n'est qu'une eau-de-vie vieillie pendant des années dans les foudres de chêne et dont elle prend le goût et la couleur. Le jeune armagnac n'a que trois années d'âge. Entre six et huit ans, il est encore jeune et fort mais plus il vieillit, plus il perd en degré alcoolique : ce que notre commentatrice appelle la part des anges. L'armagnac doit attendre dix ans pour devenir "normal", mot qui sans doute ici, au cœur de la Gascogne, doit signifier excellent. Âgé de quarante ans, l'armagnac atteint sa pleine maturité et aussi sa plus grande valeur. J'ai compris qu'il était temps pour lui de quitter les fûts de chêne et d'être entreposé dans des dames-jeannes de verre. Des armagnacs d'âges différents sont parfois assemblés mais, s'ils se révèlent excellents, ils sont alors millésimés.

De l'autre côté du chai, la cuisine, autre fierté des propriétaires. Construite au XVI^e siècle, elle est voûtée d'une coupole surbaissée faite de briques réfractaires, à la manière d'un four à pain. Vaste cheminée, tournebroche à contre-poids, évier en pierre, four à pain, potence avec une poulie pour soulever le gibier, garder-manger à fine toile métallique, chaudrons en cuivre,

vaisselle en cuivre et vaisselle venue de l'autre côté du monde, fers à repasser à épaisse semelle métallique, sont parmi les autres attraits de cette belle pièce.

C'est dans cette cuisine que l'on nous lit un texte daté de 1310 vantant les vertus de l'armagnac. Cet alcool était apprécié des pèlerins car il soignait leurs blessures et leurs douleurs. Sans doute est-ce eux qui propagèrent la réputation de l'armagnac tout au long du chemin vers Compostelle, lui offrant une publicité inégalable à l'époque. Voici quelques-unes des quarante vertus de l'armagnac, certaines fantaisistes, d'autres plus réalistes.

Cette eau, elle cuit un œuf, elle fait disparaître la rougeur et la chaleur des yeux, elle guérit les hépatites si on en boit avec sobriété. Elle aiguise l'esprit si on en prend avec modération, rappelle à la mémoire le passé, rend l'homme joyeux au-dessus de tout, conserve la jeunesse et retarde la sénilité. Elle calme le mal aux dents, elle est utile à la femme enceinte, si elle en boit de temps en temps modérément...

Toutes ces explications n'ont-elles finalement qu'un but : nous faire attendre la dégustation ? Sous la coupole de la cuisine, les verres sont emplis d'un centimètre d'armagnac jeune puis vieux ainsi que d'un alcool à base d'armagnac mais plus doux et plus sucré. Pas question de quitter ce château sans emporter un flacon du précieux liquide, même si aucun d'entre nous n'envisage, comme c'était le cas au temps des pèlerinages, de poursuivre ce voyage à pied. Les bras lourds de bouteilles d'armagnac, nous repassons le pont enjambant les douves du château et reprenons nos places dans le bus.

Notre route de retour repasse par Condom pour y reconduire Sigrid qui fut à la hauteur de cette belle journée. Au bout des routes du Gers, celles du Lot-et-Garonne puis l'autoroute. Au bout de l'autoroute, Pessac où nous arrivons au contour de la nuit.

Texte : Jean-Pierre Lazarus



Façade de Cassaigne (XVI^e siècle)



Photo Annie C.

Sigrid, les trois Mousquetaire et D'Artagnan, Place Saint-Pierre, à Condom

